

P I 1



# CAHIERS DES AMIS DE PANAÏT ISTRATI

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

**25**  
SEPTEMBRE  
1983

ISSN : 0397-488X

20 F

« Dites-moi ce que vous sacrifiez à votre amour et je vous dirai si vous aimez ou non » Panaït Istrati.



Le cheval mourut au coucher du soleil.  
« Les Chardons du Baragan » P.J.

Eau-Forte de Vasite Pintea.  
Timisoara - Roumanie.

Dépôt Légal  
N° 517 C / 83

## Sommaire N° 25

	Pages
<b>Informations ... Informations ...</b> .....	2
<b>Georges Godebert ; Le mot du Président</b> .....	3
<b>En hommage au Centenaire de la naissance de Nikos Kazantzaki</b> .....	4 - 5
• Une belle page inédite de Panaït Istrati, relatant sa première rencontre avec Nikos.	
<b>Sarah Safir Lichnevsky ; Panaït Istrati, écrivain autodidacte</b> .....	5 à 10
• Les voies escarpées d'une autodidaxie qui a conféré à l'œuvre d'Istrati son caractère original et au regard de l'homme sur son époque, toute son acuité ...	
<b>Démotène Botez ; Le « cas » Panaït Istrati</b> .....	11 - 12
• La révolte d'un ami fidèle d'Istrati devant la mauvaise foi de ses accusateurs.	
<b>Mimy Mauthner ; Auprès de Panaït Istrati</b> .....	13
• Fragments de souvenirs d'enfance où apparaissent, à travers des scènes de la vie quotidienne, l'attachement d'Istrati pour la nature et sa grande convivialité.	
<b>Echos ... Echos ...</b> .....	14
<b>Dernière heure</b> .....	15

## Informations ... Informations ...

- Dans le cadre de la préparation du Centenaire, nous avons reçu de nombreux témoignages de sympathie et de chaleureux encouragements notamment de : Georges CHARENSOL, Bernard CLAVEL, Benjamin DOHLINGER (écrivain résidant à Lausanne), Mircéa ELIADE (Directeur d'Etudes des Religions à l'Université de Chicago), Taha HUSSEIN (Département Littérature à l'UNESCO), Monique JUTRIN (Université de Tel-Aviv), Yachar KEMAL, Madeleine REBERIOUX (du Ministère de la Culture), M<sup>me</sup> PAULY (Directrice des Archives Nationales, service Commémorations Nationales), René TAVERNIER, Président du Pen Club, Frédéric Jacques TEMPLE, M<sup>me</sup> Eleni-Samios KAZANTZAKI, Alexandre ZINOVIVEV (Haut Comité de la Langue Française), etc.

\*\*\*

- **La revue « L'ARC »**. Nouvelle contribution à la découverte de Panaït Istrati.  
Le double numéro de la revue « L'ARC » (N° 86-87) consacré entièrement à l'écrivain est paru fin juin 83. Il réjouira tous les Istratiens.  
En 185 pages denses et agréables à lire, dix-huit auteurs d'horizons et de formations divers ont contribué à sa rédaction pour mettre en valeur ou présenter certains aspects inconnus de l'œuvre et de la vie de Panaït Istrati.  
Dans ce numéro *« l'homme Istrati est pris sous différents éclairages, à l'aide de correspondances, souvent inédites, de témoignages et d'analyses »*.  
Cet ouvrage permet à ceux qui découvrent ce grand conteur et lutteur roumain de *« suggérer les dimensions d'une stature trop longtemps méconnues, estompées en d'anciennes mémoires »* et plus ou moins occultées par les encyclopédies, dictionnaires, manuels et aussi ignoré par de trop nombreuses bibliothèques publiques.  
« L'ARC » dans la préface de son Directeur littéraire, Roger DADOUN, reconnaît l'action menée par « Les Amis de Panaït Istrati ». C'est d'une certaine façon rendre hommage aussi à l'action de Marcel MERMOZ pour son œuvre de recherche et de lutte incessante menée tant en France qu'en Roumanie pendant sept années, sans pour cela, oublier l'admirable et patient travail de notre ami Alexandre TALEX.  
Tous ces témoignages convergents, *« expriment le sentiment que Panaït Istrati a conservé toute sa pertinence, n'a rien perdu de sa brûlante actualité, et demeure un précieux instrument de lecture et de lutte en un temps où les totalitarismes connaissent, sous des formes multiples, un regain de vigueur à travers le monde »* au détriment de l'Amitié et de la Justice, sentiments qui animèrent toute la vie de Panaït Istrati.  
Par la collaboration généreuse de tous ces Istratiens actuels ou disparus, ce numéro exceptionnel de « L'ARC » s'inscrit dans la perspective culturelle voulue par cette revue littéraire. Politique d'ouverture et de pluralité qui lui donne l'ampleur internationale voulue par son fondateur Stéphane CORDIER.  
Nous remercions chaleureusement toute l'équipe de direction et de rédaction de « L'ARC » pour cette brillante réussite.

*Les citations en italiques sont tirées de la préface de R. Dadoun.*

Henri COURBIS

Pour se procurer ce numéro ou s'abonner : L'ARC - Editions LE JAS - 04230 LE REVEST-SAINT-MARTIN.

Chères amies, chers amis,

Dans quelques mois — sept exactement — débutera à NICE, ville symbole si accueillante à Panaït, blessé dans son âme et sa chair, la première manifestation du Centenaire <sup>(1)</sup>, exactement le **mercredi 26 mars 1984** à 16 h 30 ; puis ce seront le Colloque international (du jeudi 26 avril au samedi 28 avril 84) à la Bibliothèque de l'Université (nous en parlerons plus loin), de belles et émouvantes expositions, des lectures-spectacles, la projection de films « Les Chardons du Baragan » de Louis Daquin, « Codine » de Henri Colpi, etc., des émissions prestigieuses de radio et de télévision, etc., des hommages chaleureux lui seront rendus à Avignon, Fougères (peut-être), Marseille, Nice, Paris (à l'U.N.E.S.C.O.), Valence (nouveau siège de notre Association) etc., et dans d'autres villes et lieux d'animation du livre.

Parallèlement, des cérémonies officielles auront lieu à Braïla — sa ville natale —, à Bucarest — où il repose — et dans toute la Roumanie pour honorer, avec la France, la mémoire de ce conteur, de cet immense écrivain révolté par la misère et l'injustice qui, comme le dit fortement son dernier compagnon, Alexandre Talex, est, et demeurera, « une des grandes consciences du XX<sup>e</sup> siècle. »

Or, face à ce Centenaire, à **cet événement exceptionnel**, notre Association, ce n'est un secret pour personne, est pauvre — comme le fut souvent Panaït, et ce, malgré 180 adhérents !

Aussi, pour célébrer dignement ce Centenaire, pour recevoir convenablement nos hôtes étrangers et français, nous avons besoin — avant tout — d'argent, c'est-à-dire de pouvoir disposer d'un budget d'organisation suffisamment important ... cela coule de source !

Des demandes officielles ont été faites aux divers Ministères intéressés, à des hauts Comités, des Municipalités, des Conseils Régionaux, des Sociétés littéraires, des éditeurs, etc. Seul, à ce jour — 9 août 83 — le Ministère de la Culture (par sa délégation aux commémorations nationales) nous a honoré d'une subvention relativement encourageante qui nous a permis de démarrer ... **D'autres promesses nous ont été faites ... seront-elles tenues ?**

Il convient de remercier les quelques généreux donateurs qui ont bien voulu répondre à mon premier appel.

Un devoir impérieux nous incombe pour réussir notre Centenaire : **compter avant tout sur nous-mêmes !** C'est-à-dire sur un effort financier exceptionnel de nos adhérents et amis, sur votre générosité, sur votre aide, sous quelque forme que ce soit.

Soyons courageux : **à ce jour**, à quelques exceptions près, **notre demande de participation exceptionnelle** (feuille jaune séparée) n'a trouvé, même auprès de nos adhérents les plus fidèles, que peu d'échos ... concrets.

Quant aux documents sollicités (vieilles photos ou cartes postales sur Istrati et Nice, articles de presse, affiches, ou documents rares de 1921 à 1935) nous les attendons toujours ...

J'en ai assez dit pour stimuler — malgré la crise économique que nous subissons tous — des aides et des dons généreux — chacun fait ce qu'il peut — et aussi et surtout **des recrutements de jeunes et nouveaux membres** dont la grande majorité ne connaissent pas Panaït ou n'ont jamais lu un seul de ses livres ... A qui la faute !

Merci à l'avance de **votre effort personnel**, de vos initiatives, de vos commentaires, de vos suggestions et critiques.

Sincèrement et fraternellement vôtre,

Georges GODEBERT.

(1) Conférence de Thérèse ROMEO, professeur, au Centre Universitaire Méditerranéen (C.U.M.), sur le thème « Présences d'Istrati à Nice et en Méditerranée ».

\*\*\*

« Les littérateurs nous demandent de sacrifier notre temps et nos économies pour écouter leurs propos : en dehors de très rares exceptions, leurs propos, ingénieusement rédigés, ne font (lorsqu'ils le font) que nous divertir. Or, le véritable Art doit être révolutionnaire, à savoir : outre la distraction il doit aussi nous civiliser, ouvrir nos yeux sur les tares d'un monde plus bête que méchant et qui pourrait son existence, qui supprime ses propres valeurs, plutôt par ignorance que par méchanceté ...

... Aux temps où régnaient les calamités humaines, alors que l'homme torturait et humiliait l'homme, personne ne voulait venir en aide aux idéalistes qui croyaient à l'affranchissement : même pas les artistes, ces détenteurs d'une force qui pouvait se mesurer même avec la puissance de l'Argent ».



Panaït Istrati - 1925

Citations extraites du texte

« Au cours d'un raccord »

Traduction française d'Hélène Guillermond

Né en Crète (1883), l'écrivain grec Nikos Kazantzaki est considéré, par son œuvre et son activité, comme l'un des maîtres de la littérature moderne ; d'où son surnom d'« Homère de la Grèce contemporaine ». Son œuvre est constituée de **romans** : « Alexis Zorba », « Le Christ recrucifié », « La Liberté ou la Mort », « La Dernière Tentation », « La Pauvre d'Assise », ... de **poèmes et de drames** : « Tragédies Grecques » (Mélissa-Thésée, la Trilogie Prométhée, L'Odyssée ...) ; de **journaux de voyages**, etc. Il a reçu le Prix international Lénine « pour le renforcement de la paix entre les peuples ».

Invité au X<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution d'Octobre, il a connu Panaït Istrati, et ensemble, ils ont parcouru l'Union Soviétique jusqu'en janvier 1929. Une amitié indéfectible a soudé leur existence, immortalisée dans les pages d'une correspondance unique dans la littérature universelle.

En hommage au Centenaire de la naissance de Nikos Kazantzaki, **nous reproduisons une belle page de Panaït Istrati**, publiée dans « Monde » (23 juin 1928) et qui reconstitue leur première rencontre à l'hôtel « Passage », de Moscou, en novembre 1927, et qui pose en même temps les jalons d'une amitié devenue fraternelle.

Alexandre TALEX.

**INEDIT**

## PARMI LES GUEUX DE GRECE

Nikos Kazantzaki

Voulez-vous, maintenant, que nous fassions un bond par-dessus l'U.R.S.S. Laissons dormir un peu ce que j'ai appris sur elle, du 20 octobre — mon arrivée à Moscou — au 23 décembre. Nous la retrouverons superficiellement en parlant d'elle aux gueux de l'« Helliniki Démocratia ».

De ces gueux — que je connais si bien, que j'aime, pour avoir été de leur nombre, et que j'allais retrouver à quinze ans d'intervalle — en voici le plus inattendu : **Nikos Kazantzaki**. Il venait au-devant de mon désir, en apportant sa Grèce à lui, aux fêtes anniversaires de Moscou.

Je ne me doutais guère de son existence, mais à mon retour de Léninegrad, un ami me fit savoir que « le délégué Nikos Kazantzaki » voudrait me connaître.

- Quel homme est-ce ? demandai-je.
- Un **mystique**. Poète, je crois.
- Communiste ? Indépendant ?
- Les deux, à ce qu'il paraît.

Cette définition, que d'autres vinrent confirmer les jours suivants, ne me dit rien qui vaille. Du « poète » moderne, et encore plus du « poète mystique », j'ai une piètre opinion. Quel « communisme », quelle « indépendance » peuvent loger dans une telle cervelle ? Et comme je venais de tomber malade pour avoir brusquement repris la vie au grand air, je fis attendre Kazantzaki.

Voilà comment nous procédons dans la vie ! Il suffit qu'un homme pense d'une manière tant soit peu différente de la nôtre, pour que nous le ligotions immédiatement au moyen des termes de : « mystique », « fanatique », « bigot », « insensé », « faible », « pervers ». Et la belle substance humaine ainsi classée, nous passons à l'ordre du jour, et la laissons gémir dans la camisole de force que nous venons de lui mettre. De ce crime-là, nous sommes tous plus ou moins coupables.

J'essayai de m'en défendre.

Je demandai à un ami de prier Kazantzaki de venir me voir, car je gardais le lit. Il vint.

\*\*\*

Un homme grand, osseux, tête nue, un peu cabré, embrassa d'un coup d'œil franc, tout l'intérieur de ma chambre, dès qu'il y mit le pied :

— Bonjour !

Cette entrée, ce « bonjour » lancé aux espaces et la voix naturellement sonore qui le fit retentir, ainsi que la poignée de main du visiteur, me plurent. Kazantzaki enleva son manteau. Je le priai de s'asseoir sur mon lit, car nous étions déjà intimes.

Alors je remarquai que cet homme avait une tête d'oiseau de proie : toute noire ; front fuyant ; houppe hérissée au sommet du crâne ; sourcils d'ébène, fournis et braqués comme des moustaches rebelles ; des yeux de grand-duc, parfaitement ronds, mais noirs ; des pommettes très saillantes ; aux coins des lèvres, nues, deux profondes entailles verticales, qui contractent les joues et brident, comme un mors, une bouche, mélange de sensualité et de renoncement.

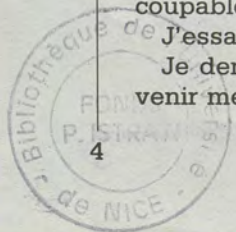
Le torse est carré. Une épingle d'or, faite d'une belle pièce antique, tient lieu de cravate à sa chemise au col rabattu. Il n'y a rien de souple dans cet homme.

Il doit savoir cela, car sa parole, normalement semblable au rythme général, devient parfois onctueuse, insinuante, lorsqu'il se penche sur vous comme un tronc d'arbre et vous fouille d'un regard chaudement intelligent. Je l'écoute et je pense : « Quelle est l'admirable vis qui s'est desserrée quelque part, dans ce beau mécanisme, et en a ainsi troublé le juste fonctionnement ? »

Kazantzaki parle un français familier, sans recherche et presque impeccable ; plus correct en tout cas que le mien. Il mène à sa guise notre conversation.

Mais il n'est pas dupe. Il coquette avec mon filet comme je coquette avec son lasso : prélude de toute belle **empoignade** !

A la fin de cette première rencontre, selon une coutume que je lui découvris plus tard, il me vise de l'index, en même temps que ses yeux rieurs se penchent sur les miens et que les lèvres épellent :



— Dites-moi ce que vous aimez le plus !  
Alors je lui lance le fond de mon être :  
— J'aime tout croire ...  
Il happe ma réponse, l'accepte et la complète de ma propre pensée :

— Oui : tout croire ... mais sans rien attendre, n'oubliez jamais cela, autrement nous sommes perdus !

Crétois, de famille très riche, né à Candie en 1883. Seul garçon entre deux filles, unique orgueil de ses parents (gens simples), du père surtout (espèce de haïdouc grec, taciturne, violent, d'une force physique légendaire), qui rêve de faire de son fils un autre « grand Crétois » et que Nikos Kazantzaki désappointe très tôt, en cherchant à se frayer un chemin dans une brousse spirituelle dont jamais les « grands Crétois » ne se doutent, heureusement pour l'esprit humain !

Mère très douce, très bonne, très délicate.

Etudes : Ecole franciscaine, française, à Naxos (Mer Egée). Gymnase de Candie, Université d'Athènes (droit), philosophie à Paris (élève de Bergson). Il complète ses études en Italie (deux ans) et en Allemagne (trois ans).

En 1919-1920, Kazantzaki fait son expérience politique en qualité de Directeur Général au Ministère de l'Assistance Publique, lorsqu'il est envoyé au Caucase et dans le Russie méridionale pour porter secours aux cinq cent mille Grecs dispersés là-bas. Un moment, alors, son père croit à la réalisation de ses vieux espoirs, mais

Nikos — après avoir manipulé des fonds énormes, rapatrié 150.000 affamés et senti les miasmes putrides du pouvoir — se retire, dégoûté, mécontentant tout le monde et ... son père, qui le renie et lui coupe les vivres.

Kazantzaki vit, néanmoins, parce que ascète. Une de ses sœurs, mariée à un brave artisan, lui offre une cellule monacale, rue Hermès, à Athènes, et une assiette de fassoulada. Là, il écrit, écrit, « sans rien attendre ». Pour gagner son pain, il fait du journalisme et des livres didactiques.

Mais c'est surtout la Russie Nouvelle qui accapare son esprit. Il y retourne en 1925. Puis il s'en va visiter l'Italie, converse longuement avec Mussolini et écrit que le fascisme prépare le terrain au communisme.

A ce moment, il n'a presque plus d'amis. Tout le monde lui en veut. Nikos n'en veut à personne. Il est d'une honnêteté inhumaine, quelque chose qui tient de la pureté, de la froideur et de la dureté du diamant. Sa pensée trop lucide, son savoir trop vaste, et son impossibilité d'oublier ce qu'il a appris, ne le font plus haïr que les mendiants et ne plus aimer que des ignorants de mon espèce.

Nous le retrouverons, ici et, bientôt, dans les lettres françaises, car Paris et nos amis de France ne pourront plus ignorer Nikos Kazantzaki.

Panaït ISTRATI.  
(Odessa, mars 1928).

## Panaït Istrati, écrivain autodidacte par Sarah SAFIR-LICHNEVSKY

*Sarah Safir Lichnevsky est décédée à Menton, le 13 janvier 1979. Femme de lettres appréciée, elle fut également Vice-Présidente de notre Association dont elle a été le « pilier sur la Côte d'Azur », comme le soulignait Alexandre Talex, dans l'article qu'il lui a consacré — N° 14 de juin 79 des « Cahiers » — et où il rendait hommage à la mémoire de notre chère disparue.*

*Auteur de deux livres parus respectivement en 1977 et 1978 : « Histoires de ce temps-là » préfacé par Armand Lanoux et « Les fantômes de Fontana Rosa » ou « La vie du Vicomte Blasco Ibanez », préfacé par Julian Gorkin, Sarah Safir avait en projet un ouvrage sur Panaït Istrati dont elle écrivait, dans un article du N° 3 de septembre 76 des « Cahiers », intitulé « Pourquoi j'écrirai un livre sur Panaït Istrati ? » : « On l'a accusé d'antisémitisme : mensonge. Je prouverai dans mon livre l'horreur de ce mensonge. Pour moi, l'antisémitisme est la pire plaie de notre humanité. Je défendrai la mémoire de Panaït Istrati ... »*

*Elisabeth Geblesco, dont les liens d'amitié avec Sarah Safir furent étroits, nous disait d'elle : « ... elle était une amie précieuse et spontanée, une mère de famille très attentive, un esprit curieux et avide de connaître... »*

*Tel était ce personnage si attachant, qui avait spontanément accepté de mettre au service de notre Association ses rares qualités humaines ...*

C.G.

Panaït Istrati. Panaït, un non qui chante, un grand écrivain roumain de langue française, quelque peu oublié de beaucoup aujourd'hui. Une espèce de purgatoire voulu, cet oubli, jusqu'au réveil des esprits et des cœurs. On recommence à penser à Istrati, on parle de lui dans des cercles de plus en plus larges.

C'est le premier devoir de notre association de réveiller la mémoire de ceux qui l'ont lu, et d'apprendre aux nouvelles générations qui fut l'homme et l'écrivain Panaït Istrati.

Devenu écrivain, à plus de quarante ans, sa gloire fut fulgurante. Je ne connais pas d'exemple d'écrivain qui ait ainsi conquis des foules de lecteurs. La veille inconnu, le lendemain célébré, fêté.

Panaït est de la famille des autodidactes. Il affirmait ne pas être et ne pas vouloir être un intellectuel. Il veut seulement être un homme qui parle à l'homme. Il est surtout un conteur d'histoires en grande partie

vécues par lui, ou entendues, bien sûr transposées. C'est la caractéristique du créateur de faire un chef d'œuvre, une œuvre d'art, en partant d'un fait souvent réel, ou imaginé. On reconnaît ainsi le véritable artiste, et tout particulièrement l'artiste autodidacte. L'autodidacte parle surtout de ce qu'il connaît : sa vie et celle de ses proches, de son travail, de ses difficultés à vivre, mais aussi de ses aspirations, de ses luttes, de ses rêves.

Les rêves de l'autodidacte sont en général liés à la réalité. Il rêve de justice, et, très vite, combat l'inégalité. Même s'il n'est pas un homme politique — plutôt un individualiste —, il épouse la cause du prolétariat dont il est issu.

Le véritable autodidacte sera souvent plus cultivé que celui qui aura fait toutes ses classes, car son avidité de savoir est immense, aussi sa curiosité. Il étudiera le soir, la nuit, après sa journée de travail.

La soif de lecture, d'apprendre, de voir aussi (d'où le vagabondage) : là est le caractère premier de l'autodidacte. Sa véritable école, c'est sa propre vie — et c'est souvent déjà une véritable lutte pour l'existence, je dirai même pour une survie.

En général, l'autodidacte a un métier, souvent il aime ce métier, il aime ses outils, les entretient avec soin, ainsi le charpentier dont plusieurs écrivains autodidactes nous ont parlé, notamment Henry Poulaille (le métier de son père). Leur pantalon de charpentier leur est cher ... ce large pantalon en velours avec une profonde poche d'où dépasse le double-mètre ... Je ne reviendrai pas au temps du compagnonnage du XIX<sup>e</sup> siècle, au Tour de France des ouvriers.

Né de parents pauvres, il doit lui-même travailler dès son enfance. L'école de l'autodidacte, c'est d'abord la rue.

Aujourd'hui, les enfants vont obligatoirement à l'école jusqu'à seize ans. N'oublions pas qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'enfant pauvre était un travailleur manuel et savait à peine lire et écrire — et au prix de quel effort lorsqu'il savait. La multitude se contentait de cette ignorance, mais certains — ceux qui restaient en vie, car ces pauvres ouvriers de 8 ans, de 10 ans, de 12 ans, mouraient souvent de fatigue, de froid, de misère. Parmi ces victimes de leur misère il y avait peut-être de la graine d'artiste, de la graine d'écrivain ...

L'écrivain autodidacte est un homme qui vient du peuple, et qui va au peuple — et, en général, il ne s'en détache pas et il lui reste fidèle.

Sa soif d'apprendre, de lire, nous la connaissons. Nous savons que Cervantès ramassait dans la rue des bribes de papier pour lire. Lire ! Savoir ce que d'autres pensent, se cultiver pour sortir de cette condition d'humilié par une société qui le rejette, qui le fait vivre misérablement ou presque, avec un salaire minimum.

Avant d'être un écrivain, l'auteur autodidacte est un homme — souvent bien jeune — au sortir de l'adolescence — conscient de ses responsabilités, conscient de l'injustice humaine, et prêt à lutter pour la justice, pour la liberté.

Nous comprenons mieux le chemin parcouru de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge adulte. En fait, le pauvre n'a pas de véritable enfance, et encore moins d'adolescence. A l'âge où les enfants vont encore en classe, bien habillés, bien nourris, lui, va en apprentissage. L'apprentissage de la vie est difficile. Il se sent inférieur et sa fierté le pousse à s'instruire. Son seul moyen d'apprendre, c'est de lire — tout d'abord, n'importe quoi — « des bribes de papier ramassées dans la rue », comme Cervantès, un journal, des pages d'un livre déchiré oublié quelque part. Puis c'est le courage — et il en faut — pour oser entrer dans une bibliothèque. Et quel livre choisir !

Et c'est la découverte des auteurs — livre lu la nuit, repensé la journée en travaillant. Et l'achat de ses premiers livres représente pour le jeune autodidacte le plus grand des bonheurs, et des sacrifices. C'est déjà l'apprentissage du métier d'écrivain.

On parle bien de ce qu'on connaît. L'écrivain autodidacte a connu un métier ou des métiers. Il en parle avec des mots que lui seul est capable d'écrire, parce qu'il a su observer, avec les yeux du cœur, et non pas en journaliste ou en écrivain en chambre, aussi talentueux soit-il. La peine des hommes, il la connaît, c'est sa peine à lui aussi.

Lorsque dans « Bureau de placement » Istrati écrit cette phrase : « Pauvre train. Adrien, passant près de la locomotive ahanante, suintante, toute rafistolée, lui jeta un regard de commisération : „ Ces machines, pensa-t-il, on dirait qu'elles ont une âme. Lorsqu'on les fatigue trop, elles gémissent comme des êtres animés. » Eh bien, c'est une phrase que le lecteur ne peut oublier.

Certes, on ne devient pas écrivain parce qu'on est un universitaire savant. On ne le devient pas non plus lorsqu'on est un autodidacte qui « pense avec les mains » ... Devenir écrivain, c'est un long apprentissage, même pour l'individu doué, même pour le génie, et surtout pour celui qui a peu d'années d'études, qui bute sur les mots comme on bute sur des pierres le long d'un chemin. Et si, comme Istrati, on écrit dans une langue étrangère, cela tient du prodige, et du génie, disons-le. Istrati a raconté comment, grâce à la bonté, à la fraternité de l'ami bottier Ionesco, il a pu s'installer dans le sous-sol de la boutique et travailler à sa Kyrá Kyralina en apprenant cette langue difficile qu'est le français.

Je dirai qu'il a enrichi le français avec des expressions bien à lui, des images vraies qu'un véritable « intellectuel » qui vit dans sa propre planète, ne peut voir, ne peut connaître. La vie des dockers, la vie des pauvres, Istrati la connaissait, leur histoire imprimée dans sa chair, il pouvait mieux la relater que les écrivains qui ne la connaissaient que par les livres, donc, de loin.

Parler est une chose. Transcrire en écriture le langage est autre chose.

Le démon de l'écriture, on l'a dans le sang. Parfois, on ne le sait pas. En général, on écrit tôt. Revenons à Istrati. On a déjà beaucoup écrit sur lui. Notre Panait Istrati est né le 10 août 1884, à Braïla, d'une mère roumaine, blanchisseuse, d'un père grec, contrebandier. Son père, Gherasim Valsamis, est tué, une nuit, par des garde-côtes. Désormais, sa vaillante mère ne vivra que pour lui.

Jusqu'à six ans, Panaït vit avec sa mère chez ses oncles Dimi et Anghel à Baldovinsti, un pauvre village situé à 5 km de Braïla, et de là lui vient son amour pour la terre roumaine, son berceau, amour qu'il gardera toujours.

Et c'est l'enfance à Braïla, ce beau port au bord du Danube — ce Danube qu'il a tant aimé aussi — la terre et l'eau — et dont il a parlé dans ses œuvres, avec tant d'émotion que nous nous y transportons en pensée en le lisant.

La pauvreté les pousse à déménager sans cesse dans des logis de plus en plus pauvres, situés dans des quartiers misérables, pour aboutir à cette Comorofca où naît sa première amitié, qu'il a plus tard immortalisée : Codine.

Il doit quitter l'école à douze ans. « Je ne suis qu'une pauvre blanchisseuse », dit Zoïtza, sa mère, au maître d'école qui l'engageait à lui confier Panaït pour le lycée. Nous sommes en 1896. Panaït entre en apprentissage. Mais avant, il est un « shabès goï » ... Le samedi, les bons juifs de la banlieu de Braïla l'attendaient — comme il l'a raconté — pour allumer les feux, balayer les chambres ... et il gagne ainsi quelques sous ...

Nous connaissons bien l'influence du milieu familial sur une enfance. Malgré la pauvreté, Panaït — un joli diminutif — est un enfant proprement vêtu par une mère qui raccommode ses vêtements la nuit, comme bien des mères pauvres le font, alors que les enfants de la Comorofca sont sales, en guenilles. Cela lui vaut, dès la petite enfance, d'être un enfant à part des autres dans son triste quartier, qui le bousculent, le battent, jusqu'à ce que ce géant de Codine, cet ancien forçat criminel par amour, le prenne sous sa protection. Codine meurt, tué par son horrible mère qui lui verse de l'huile bouillante dans la bouche pendant son sommeil. Avec ce meurtre, c'est un peu la fin de l'enfance de Panaït.

Panaït entre donc en apprentissage. Istrati a raconté son enfance dans ses œuvres. Comme Dickens, comme London, Gorki, plus près de nous Henry Poulaille, Jean Guéhénno, Georges Navel, et d'autres, entrèrent en littérature en nous racontant leurs années d'enfance. C'est un passage brutal de l'enfance aux préoccupations des adultes, on disait alors, des grandes personnes. Les apprentis de cette époque sont vendus comme des esclaves, c'est-à-dire privés de liberté, et pour un enfant comme Panaït, on peut deviner le drame : deux jours de congé par an dans la famille, dix-neuf heures et plus de travail dur. Il reçoit des gifles, du contremaître surtout. Plus de gifles que d'argent ! Cela dura seize mois.

Mais c'est aussi la joie du premier salaire apporté à sa mère.

Après cette terrible période que fut l'apprentissage, l'apprentissage de la vie, puis-je dire, le démon de la liberté le prend, après la mort de son deuxième ami, le vieux marin, ancien capitaine Mavromati, ce vieil ami qui lui donna son premier livre, le Dictionnaire Universel de Lazar Seineanu (un professeur juif-roumain auquel la Roumanie doit les bases de sa philologie), grâce à ce dictionnaire il apprit sa langue, et le grec ... la nuit, en se cachant, il étudiait ... il avait reçu en cadeau un trésor.

Et il s'enfuit de chez Kir Leonida, le tenancier, retourna chez sa mère. Il nous a parlé de Mavromati dans cette œuvre si émouvante « Mes départs », récit de son enfance.

Je ne résiste pas à vous lire quelques lignes de « Mes départs » ...

« Tout enfant est un révolutionnaire. Par lui, les lois de la création se renouvellent et foulent aux pieds tout ce que l'homme mûr a édifié contre elles : morale, préjugés, calculs, intérêts mesquins. L'enfant est le commencement et la fin du monde ; lui seul comprend la vie parce qu'il s'y conforme, et je ne croirai à un meilleur avenir que le jour où la révolution sera faite sous le signe de l'enfance. Sorti de l'enfance, l'homme devient un monstre : il renie la vie, en se dédoublant hypocritement. »

Plus loin ... « Et vous êtes des législateurs — ô ogres de la belle enfance ! ô cabaretiers, épiciers, manufacturiers, grands détenteurs de terres, noires comme votre âme ! et vous avez des académies, et des chaires de morale, et des Eglises qui prêchent la pitié au son de cloches assourdissantes, et des Parlements, et vous ignorez ce que renferme la poitrine d'un enfant, comme vous ignorez tout de cette vie qui pourrait être belle et que vous estropiez. »

Après ces paragraphes, on a envie de se taire ...

Donc, il s'enfuit, retourne chez sa mère. Il travaille chez le boulanger Kir Nicolas, un brave homme. Et chez lui, il rencontre Mikhaïl Kazansky ... la belle et grande amitié de sa vie. Mikhaïl, c'est en 1900 — et Panaït a seize ans. Amitié qui tiendra une si grande place dans sa vie, et ne fut rompue que par le départ en Russie, son pays, et la mort de Mikhaïl. « Si je ne reviens pas, avait-il dit à Panaït, c'est que je serais mort. » Cette amitié enrichit notre Panaït.

De 1900 à 1906, des années de vagabondage, seul ou en compagnie de Mikhaïl, voyages racontés dans ses œuvres. Pendant ces années, il prend contact avec le mouvement socialiste à Bucarest, en 1904, précisément. En 1905, il est exempté du service militaire, déjà faible et malade.

Son besoin de vagabondage, il le tient de son père grec. L'envie irrépressible de vivre, de voir le monde, même sans argent. Qui sait, peut-être même sans argent pour être plus près de l'homme de la rue, et surtout il ne veut pas de contraintes. A cela on reconnaît le vagabond.

Un vagabond de la race d'Istrati est généreux. Un ami est pour lui le plus beau des trésors. Les amitiés de la jeunesse de Panaït sont toujours rompues par la mort ... Codine, Mavromati, Mikhaïl.

Revenant toujours à Braïla auprès de sa mère que ses départs affligent, mais qu'il adore, travaillant au port dans les docks, débardeur, il exerce maints métiers depuis sa sortie de l'école, et enfin, il devient peintre en bâtiment. Il ne sait pas encore qu'il sera écrivain, et quel écrivain !

Il participe à la grève des dockers, en 1906. Ecrivit déjà des articles.

Il rejoint Mikhaïl au Caire. En 1907, une année entière en Egypte et au Proche-Orient.

Il revient en Roumanie au début de l'année 1908. Nouveau départ pour l'Egypte en automne. Revient en Roumanie au printemps 1909. Très malade, Mikhaïl repart en Russie, son pays. Panaït sait que son ami va

mourir. Après ce départ, si douloureux pour les deux amis, Istrati collabore au journal du parti socialiste, *România muncitoare*. Il devient secrétaire du syndicat des ouvriers du port de Braïla.

1910-1912. Il passe l'hiver en Egypte et au proche-Orient. Revenant au printemps dans son pays, il poursuit son activité syndicale et journalistique, en même temps que la peinture en bâtiment.

Et c'est la France. Il part pour Paris en 1913, en décembre. Il a donc 29 ans, et reste à Paris jusqu'au mois d'avril 1914. Et c'est Paris qui l'émerveille. Là, de nouvelles amitiés, aussi de nouvelles misères. Et maladies.

Il part donc en Suisse dans un sanatorium. Séjourne à Leyzin, où il étudie le Français. Ici, une nouvelle et vive amitié : Josué Jehouda, malade, lui aussi, dans ce sana, écrivain juif, de langue française, parlant couramment le roumain. Il donne à Panaït ses premières leçons de français, l'aide à découvrir l'œuvre de Romain Rolland, ce grand écrivain, ce pacifiste dont les écrits lui valent d'être exilé en Suisse. (L'œuvre de Rolland est publiée dans le « *Journal de Genève* », dans la « *Revue mensuelle* »), surtout les articles pacifistes, rares à cette époque dans un monde en guerre. Jehouda lui lit « *Jean Christophe* », et Panaït Istrati est véritablement épris et veut apprendre le français.

Guéri, il travaille en Suisse, mais lit, étudie, doué pour les langues. Je suis né « cosmopolite » a-t-il dit un jour ... Ses progrès sont rapides, mais que d'efforts. Il veut écrire lui aussi, et en français. Il sent l'œuvre naître en lui. Il la veut utile à ses semblables. Jehouda l'encourage.

Donc, de 1917 à 1920, Istrati séjourne dans différentes villes suisses du Valais, exerçant divers métiers toujours.

Son premier article en français est publié dans « *La Feuille* », en juin 1919. Il a trente-cinq ans.

Le 20 août 1919 — l'importance de cette date ne peut nous échapper —, il écrit sa première lettre à Romain Rolland, revenue avec la mention : parti sans laisser d'adresse. On imagine le choc subi. En mars 1920, il retourne à Paris. En automne, à Nice. Il est très seul, très malheureux. Comme Mikhaïl lui manque ! Il continue à le chercher au cours de ses voyages ... J'insiste peut-être trop sur ses amitiés, et vous les connaissez aussi bien que moi, mais elles vous donnent la mesure de la valeur de l'homme Istrati. Ardent, passionné.

C'est donc en France qu'il commence vraiment à écrire, et c'est en français qu'il veut écrire, cette si belle langue qu'il connaît à peine. On imagine ce que peut être le travail d'un homme qui pense en roumain, et veut écrire en français !

Au mur de sa chambre, dans ce sous-sol où l'a hébergé son ami le bottier Georges Ionesco, sont affichés au mur avec des punaises, des mots, des règles de grammaire, véritable dictionnaire vivant. Ses yeux vont du mur à la table. L'autodidacte Istrati apprend ainsi le français et son métier d'écrivain. Un nouveau métier ? Non. Il refuse de dire métier d'écrivain — ou intellectuel.

Il raconte. Il se raconte. Il est Adrien Zograffi — on peut dire son double. Il parle aux hommes, aux vivants, et à ceux qui viendront. Sa Roumanie le berce. C'est d'elle d'abord qu'il nous parlera, de son peuple, de sa Kyra Kyralina, de Stavro le vendeur de salep ... le salep, cette rafraîchissante boisson roumaine vendue dans les rues.

L'autodidacte est devenu un écrivain. La plume est son nouvel outil. Un autodidacte se sent un homme à part, un marginal, disons-nous aujourd'hui. Se forger une culture, apprendre à s'exprimer. Son besoin est immense d'approfondir ses connaissances, d'étudier vraiment. Une sensibilité profonde, presque exacerbée, tel est Istrati.

Des autodidactes tels John Steinbeck, un solitaire, ou Jack London, individualiste, socialiste, cherchent leur voie, en équilibre instable dans une société qui ne les admet pas. Les autodidactes sont en général des êtres épris de justice, fraternels.

Istrati, Gorki, London, autodidactes du XX<sup>e</sup> siècle, racontent des aventures de vagabondages.

J'ouvre une parenthèse. Kessel, dans sa préface à Kyra Kyralina, fait la différence entre l'aventure et le vagabondage. Un riche peut s'offrir l'aventure, voyager confortablement, le pauvre, celui qui vagabonde parce qu'il est amoureux de la vie, de la nature, voyage parfois sans billet, sans passeport, sans véritable refuge, et sans pain.

Relisons Istrati. Sa vie et son œuvre sont mêlées. Cette œuvre est un bain d'amour pour les hommes, une source jamais épuisée, et dans notre monde actuel ingrat, plus amer encore depuis la deuxième guerre mondiale, et ces guerres que se font les grandes puissances par petits peuples interposés, ne cessent pas, et font les hommes mauvais, criminels. Plus que jamais, un message d'amour, de fraternité, peut aider les humains à vivre, à construire, à espérer un monde un peu meilleur et plus juste.

Georges Ionesco l'a recueilli ... mais Istrati ne peut rester plus longtemps à la charge de cet ami si dévoué. Il part à Nice où il devient photographe ambulancier sur la Promenade des Anglais. C'est la misère de nouveau. Désespéré, à bout de forces et d'espoir, seul, c'est la tentative de suicide ; il se tranche la gorge dans le jardin Albert I<sup>er</sup>. Vous le savez. Dans sa poche, un ami retrouve la lettre écrite à Romain Rolland, qui repart vers son destinataire, qui la reçoit enfin.

C'est la résurrection, la guérison. Romain Rolland répond, très vite. Une correspondance s'engage.

Istrati se remet à l'ouvrage. Termine Kyra Kyralina, l'envoie à Romain Rolland. On peut lire dans la belle préface de Rolland :

« Dans les premiers jours de 1921, une lettre me fut transmise, de l'hôpital de Nice. Elle avait été trouvée sur le corps d'un désespéré, qui venait de se trancher la gorge. On avait peu d'espoir qu'il survécût à sa blessure. Je lus, et je fus saisi du tumulte du génie. Un vent brûlant sur la plaine. C'était la confession d'un nouveau Gorki des pays balkaniques. On réussit à le sauver. Je voulus le connaître. Une correspondance s'engagea. Nous devînmes amis. »

Et, plus loin, dans cette même préface :



« Il est conteur né, un conteur d'Orient, qui s'enchant et s'émeut de ses propres récits, et si bien s'y laisse prendre qu'une fois l'histoire commencée, nul ne sait, ni lui-même, si elle durera une heure, ou bien mille et une nuits. Le Danube et ses méandres. Ce génie de conteur est si irrésistible que dans la lettre écrite à la veille du suicide, deux fois il interrompt ses plaintes désespérées pour narrer des histoires humoristiques de sa vie passée.

Je l'ai décidé à noter une partie de ses récits ; et il s'est engagé dans une œuvre de longue haleine, dont deux volumes sont actuellement écrits. C'est une évocation de sa vie ; et l'œuvre, comme sa vie, pourrait être dédiée à l'Amitié ; car elle est, en cet homme, une passion sacrée. Tout le long de sa route, il s'arrête, au souvenir des figures rencontrées ; chacune a l'énigme de sa destinée, qu'il cherche à pénétrer. Et chaque chapitre du roman forme comme une nouvelle. Trois ou quatre de ces nouvelles que je connais, sont dignes des maîtres russes. Il en diffère par le tempéramment et la lumière, la décision d'esprit, une gaîté tragique, cette joie du conteur qui délivre l'âme oppressée.

On voudra bien se souvenir que l'homme qui a écrit ces pages si alertes a appris seul le français, il y a sept ans, en lisant nos classiques. » (Romain Rolland).

\*\*\*

C'est la naissance de la deuxième œuvre ... Oncle Anghel. Bouleversante cette tragédie. Istrati revient travailler chez Ionesco, le cher ami, 24, rue du Colisée. Le sous-sol intercepte un peu de clarté du jour par un soupirail, et là se fait le voyage par la mémoire, le souvenir, le rêve et l'imagination. L'autodidacte travaille à son œuvre tandis qu'au-dessus de lui, le bottier Ionesco transforme la matière brute en chaussures élégantes. Le généreux ami, par ce travail, permet à l'artiste de raconter sa vie.

Les œuvres, comme des fruits, comme des enfants, naissent. Istrati est heureux, comblé, amoureux aussi. Son succès est fulgurant, je l'ai dit. Enfin, il gagne sa vie, mais comme un prodigue, un généreux qu'il est, distribue son avoir, et se retrouve toujours sans argent.

Istrati décide d'aller en U.R.S.S., invité par le gouvernement soviétique. C'est l'époque où nombre d'intellectuels sont attirés par l'U.R.S.S. où — ils le veulent et ils le croient —, s'est créé un monde juste, équitable, qui prépare un futur heureux.

L'honnête homme qu'il est, profondément choqué de découvrir que ce peuple est opprimé parce que la liberté de pensée est exclue du régime, que l'inégalité est inacceptable, Panaït Istrati laisse éclater sa révolte. Le sans-parti, mais si proche des révolutionnaires, se sent trompé, trahi. Et il a le courage de le crier, alors que tant se taisent à cette époque, de le dire dans ce livre « Vers l'autre flamme » qui lui vaudra d'être insulté, maudit, comme banni. Gide peut résister à cela, mais Istrati est brisé. Il perd ses amis, même Rolland le traite de fou ... et c'est ce qui lui fait le plus mal. Une campagne injurieuse que mène Henri Barbusse, l'achève. Les mensonges, les calomnies pleuvent sur lui : « contre-révolutionnaire », « antisémite », « agent de la Sigurantza » (c'est la police roumaine), et on sait le mal que font les calomnies.

Quelques voix se font entendre pour le défendre. Certains savent qui sont les contre-révolutionnaires et les antisémites. Certes pas Istrati ! Sa vie, ses amitiés et ses écrits en témoignent. Avec le peu de force qui lui reste, il accuse les renégats, les traîtres à la cause de la révolution en laquelle il veut croire encore. Il clame sa vérité, sa foi. Il écrit « Pour avoir aimé la terre » en février 1930, et « Confiance », les quelques pages qui terminent le tome IV des Œuvres complètes éditées chez Gallimard.

Et voici la première phrase si belle :

« J'ai envie de croire qu'à la minute où je suis venu au monde, mon premier geste a été d'embrasser la terre. Là-bas, dans le hameau de Baldovinsti, sur l'embouchure du Séreth, la terre a sûrement dû se fourrer en moi avec la violence de l'amour. Toute la terre ! Toutes ses beautés ! »

On ne peut parler d'Istrati sans engager son cœur, sa conscience, car il a été toute sa vie un lutteur acharné pour la liberté, la liberté ce bien sacré des hommes qu'ils payent souvent de leur vie.

Il doit rester « l'homme qui n'adhère à rien » — comme il l'a écrit de sa vie —, mais ce qu'il faut comprendre c'est sa déception profonde. Nous le savons, il n'est pas un théoricien, un homme de parti, mais il a cru, sentimentalement, au communisme. Il a adhéré, lutté, combattu, pour un monde meilleur, et on imagine ce qu'il faut de déception profonde pour affirmer être l'homme qui n'adhère à rien.

Il est faux de penser, de croire, que Panaït Istrati se trouvait à mi-chemin entre la gauche et la droite. Même déçu, il restait un homme de progrès, libertaire. N'adhérer à rien voulait seulement dire qu'il était un homme libre. C'est seulement ainsi qu'il faut l'interpréter.

L'histoire jugera. L'histoire a déjà jugé. Le stalinisme est réprouvé enfin, même par des dirigeants du parti communiste. On le sait, la lutte politique est souvent malhonnête. Que de coups bas, de mensonges.

Panaït Istrati était de la race de ceux qui osent. Seule la mort pouvait faire taire sa voix.

Panaït, même malade, fut un incorruptible, franc, courageux, et il dénonça le stalinisme avec une force, un courage exemplaires. Il avait tout à perdre, jusqu'à sa vie, et la perdit.

L'histoire des hommes est riche de ces exemples de vies sacrifiées à un idéal de pensée, à une foi sincère. L'autodidacte Istrati ne pouvait agir autrement. Il ne doit rien à personne. Il s'est fait seul.

C'est de cela qu'il mourra, plus que de la tuberculose qui le mine. Remarié avec une jeune et jolie étudiante, Marga, qui est vivante à Bucarest et défend sa mémoire, et la défendra jusqu'à son dernier souffle, — Panaït Istrati ne veut plus vivre. Il survit et survivra dans notre souvenir, plus aimé que jamais. Il est actuellement de nouveau apprécié en Roumanie, comme un écrivain, un conteur d'Orient, d'histoires qui ne vieilliront jamais. Nous avons eu les Mille et une Nuits. Istrati s'est délecté en les lisant. En Panaït, je dirai que nous avons les mille et un jours, et mille et une nuits.

Il mourut le 16 avril 1935, dans son pays, enseveli en terre roumaine, cette terre si aimée, si chantée par lui, cette terre qui fut si cruelle pour tant d'enfants, tant d'hommes misérables de son pays, au temps de sa jeunesse.

Cette terre si aimée ... On ne pourra plus aller en Roumanie sans penser à Istrati. On ne pourra plus perdre son regard dans ce gris Danube qu'il adorait depuis son enfance, tel un Dieu, et nous devons lire et relire Istrati, refaire le voyage que fut sa vie, le cœur battant, le suivre, et imaginer ce Temps déjà lointain.

Certes, Braïla est devenue un grand port, la misère n'y est plus féroce, et les enfants de douze ans ne sont plus en apprentissage et battus comme de pauvres chiens. Mais, nous revivrons ses contes, l'histoire des Haïdoucs, ces hommes fort épris de justice, qui avaient choisi pour chef une femme, Floarea Codrilor, Floritchica, et nous rêverons aux Chardons du Baragan : « Eh, Seigneur, que c'est beau », dit Istrati. Rêvons à ces plaines maintenant sages, où les enfants ne courent pas après les chardons envolés, enfuis, ce Baragan qui, je peux vous le dire, m'a fait pleurer, lorsque j'ai lu, dans ma jeunesse, en une nuit, cette belle œuvre « Les Chardons du Baragan ». Aujourd'hui, les vieux ne regardent plus par la fenêtre étroite de leur chaumière les « chardons qui viennent, comme disait Istrati, Dieu sait d'où, et vont Dieu sait où. »

Panaït, comme les conteurs juifs, oui, Panaït me fait penser aux conteurs juifs, des autodidactes. Eux aussi célèbrent le vent, la plaine, chantent le « chtettel », la bourgade, le village, comme Istrati chante ces petits pays chers à son cœur.

Chez les conteurs, les conteurs d'Orient, et juifs surtout, et chez Istrati en particulier, ses héros ont pour vrai nom de famille, le nom de leur famille ou de leur état, accroché à leur patronyme. C'est Soïlca « le moine », ou Spilca « le poutache » — conducteur de radeau.

Panaït, comme les conteurs juifs, a parlé de la misère des paysans, de la misère du peuple.

En dix ans d'écriture, il a donné naissance à une vingtaine de livres, entre autres Nerrantsoula, écrit dans le sous-sol de l'Amitié, Tsatsa Minnka, la famille Perlmutter (écrit en collaboration avec Jehouda), le Pêcheur d'Eponges, je ne vous citerai pas tous les titres, qui sont vraiment des messages, ainsi qu'une riche correspondance. Certaines œuvres, par exemple Kyra Kyralina, fut traduite en plus de vingt langues.

Vous savez, comme moi, qu'Istrati a aimé Menton. Il a résidé chez M. Jean Reiss, hôtelier-philosophe — ça existe — à l'hôtel des Sapins. Là, il a écrit des chefs-d'œuvre. L'Allée Panaït Istrati rappelle le souvenir de la présence de l'écrivain, à Menton. Mon prochain livre en parlera.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'artiste autodidacte en général, et sur Istrati en particulier ... Vous connaissez aussi bien que moi, je pense, ce sujet. Vous avez lu l'opinion de Romain Rolland, de Kessel (leurs préfaces notamment), sur l'œuvre de Panaït Istrati. La préface d'Henri Poulaille sur Oncle Anghel, en 1952, n'est pas moins belle que les deux précédemment citées.

Tous les critiques ont été d'accord sur le caractère profondément humain de l'œuvre d'Istrati. Nous trouvons pourtant des critiques prétendant que cette œuvre présente des maladresses, les naïvetés d'un autodidacte.

Il faut néanmoins se dire que dans toute œuvre et du plus grand écrivain, il y a des passages, des livres même, moins bons que d'autres, et c'est parfois le jugement d'un critique qui lit trop vite ... Il est injuste et faux de parler des « maladresses et naïvetés » d'Istrati. Il est lucide, sa gaieté, ses colères, sa violence, ne l'empêchent pas d'être clairvoyant. Sa langue française, très belle ; avec des trouvailles que seul un étranger qui a appris seul le français, peut se permettre. La langue est simple, fraternelle. Le frère conteur écrit pour le frère lecteur. Je ne vois pas ces maladresses et ces naïvetés. Et si nous sommes des milliers et des milliers à avoir ri et pleuré en lisant Istrati, nous sommes heureux d'être des naïfs et maladroits ... qui ont tant aimé cet auteur parfois naïf et maladroit.

Un conteur original, une voix, une présence, et j'ajoute un style, c'est pour moi un grand écrivain.

Lorsqu'un critique parle d'un écrivain autodidacte, il y a non pas toujours, mais souvent, une équivoque, un sourire narquois. Les gens qui ont eu la chance de faire de longues études avec des professeurs, les « intellectuels », avec guillemets (Istrati mettait des guillemets), ont tendance à juger avec un peu de mépris, de condescendance, les autodidactes, c'est-à-dire ceux qui ont étudié sans professeur.

Résumons : l'autodidaxie n'est pas une école littéraire (ne pas confondre avec l'école prolétarienne et le populisme). Je répéterai que l'écrivain autodidacte est un homme qui s'est fait seul, un homme dont les conditions de vie difficile l'ont empêché de faire des études normales, mais qui, au prix d'efforts insoupçonnables, a su rattraper et dépasser souvent ceux qui eurent le bonheur de faire leurs études dans des écoles spécialisées, et qui les firent parfois à contre-cœur.

On a dit souvent que l'écrivain Istrati était à bout de souffle, que ses dernières œuvres, etc. etc.

La plume est tombée des mains du combattant Istrati, et s'il n'était pas mort à 51 ans, qui sait ce que nous aurions lu encore et encore, ce qu'il nous aurait donné.

Et j'aurais voulu vous lire un extrait de deux préfaces écrites en juillet 1934, c'est-à-dire très malade, presque mourant, à un livre de Petre Bellu « La Parole est à la défense », et à un livre de Kolossov « Peuple, écoute ! ». Ceci pour dire qu'il a voulu faire ce que Rolland fit pour lui, ce que George Sand fit pour tant de poètes et écrivains, mais il lui restait si peu de temps à vivre ... Je ne connais que ces deux préfaces de lui. Ce sera pour un autre Colloque. Il y a encore tant à dire pour servir la mémoire de Panaït Istrati. Il faudrait parler aussi de sa correspondance. J'aime ses lettres à ses amis, autant que j'aime les lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théo. La revue Europe en a publié quelques-unes, et nous aurons bientôt, je l'espère, une édition de la correspondance Panaït Istrati-Romain Rolland.

Ses derniers amis, en Roumanie, à la veille de sa mort, furent Michel Stelesco et Alexandre Talex ... Stelesco fut tué, disons massacré, par la Garde de Fer. Et Talex est parmi nous.

Il faut lire le petit livre qui défend Istrati : « Panaït Istrati ou l'homme qui n'a adhéré à rien », de Ion Capatana.

**Démostène Botez** faisait partie du cercle des écrivains moldaves qui animaient la revue mensuelle « La Vie Roumaine ». Avec ses amis, le prosateur **Mikhaïl Sadoveanu** et le **docteur I. Mironescu**, ils surent témoigner, dans les moments les plus difficiles, leur amitié fraternelle à Istrati et particulièrement lorsque celui-ci était malade ou ... pourchassé par la police secrète.

C'est en automne 1925, dans la ville de son ami Sadoveanu, à Copou, que Botez rencontra pour la première fois Istrati qui était déjà célèbre. « J'ai rencontré un homme ardent dont la flamme s'agitait en permanence comme attisée par un courant ... Il était tel que je l'imaginai d'après la lecture de ses livres ». Tel est le rapide portrait d'Istrati que trace Botez, dans un article paru dans la « Roumanie Littéraire » du 9 octobre 1969. (Cet article fut traduit par Hélène Guilliermond pour le Bulletin des Amis de Panaït Istrati : N° 12 de nov. 72 et N° 13 d'avril 73). En juin 1932, Botez et son épouse conduisent Istrati au Monastère de Neamtz. « J'ai mis dans la voiture quelques petits tapis, quelques bilbelots ... pour donner à la cellule une atmosphère familiale ... dans laquelle Panaït puisse se sentir bien ... », se souvient Botez qui rendit régulièrement visite à Istrati dans les derniers mois précédant sa mort. « ... Istrati n'était qu'âme, bonté et amitié », confie-t-il en signe d'adieu, à celui qui fut son « ami depuis que le monde est monde ».

Le présent article, paru le 9 novembre 1935 dans « **Cuvîntul liber** » (« La Parole Libre », journal d'obédience communiste qui emboîta souvent le pas aux attaques perpétrées contre Istrati, par Barbusse et Jourdain), est une réponse révoltée aux accusations portées par **Georges Dinu** (dont le nom est évoqué par ses seules initiales : **G.D.**, dans l'article de Botez) dans un article intitulé : « Panaït Istrati a trahi ! » et publié dans ce même journal, le 5 octobre 1935, soit six mois après la mort d'Istrati.

C.G.

Panaït Istrati a été le personnage le plus attaqué de la littérature et même de la vie politique de Roumanie. Car, il a réussi à être aussi incompris de ses amis que de ses adversaires. La sincérité est difficilement compréhensible. Elle est substantiellement désagréable et révolutionnaire, surtout quand elle va de pair avec une âme tumultueuse et une bonté sans limite.

Panaït Istrati n'a pas seulement été attaqué dans ses idées mais aussi dans sa personne, dans sa vie intime et sans s'appuyer sur la moindre idée.

Tant qu'il fut en vie, il a offert au monde le spectacle d'un homme qui se battait contre tous, infatigable quoique épuisé, même quand il a abouti à la conception de « l'homme qui n'adhère à rien », dans laquelle on entrevoyait la profondeur d'un nihilisme, où la plus vivante et la plus remuante activité avait été déployée.

Panaït Istrati est mort depuis six mois.

La bataille autour de ses idées et de son âme est loin de s'apaiser comme il conviendrait. C'est un hommage pour n'importe qui, à quelque horizon intellectuel qu'il appartienne. Rongée par la souffrance, par l'hypocrisie, par le tâtonnement, l'humanité rencontrera encore souvent Panaït Istrati, même si nous ne le voyons plus et ne le rencontrerons plus jamais réellement.

Mais, ce qui me paraît étrange c'est l'attaque personnelle contre Panaït Istrati : exercices de boxe avec les mottes d'une tombe.

Voilà qui justifie ces lignes et mon intervention dans une dispute où tous les belligérants utilisent un langage trop fort pour ma respiration.

Panaït Istrati a été attaqué dans l'honnêteté de son âme et de sa foi. Cela ne peut pas passer sans mon intervention. Non pas, parce que je m'érige en défenseur de sa-mémoire, gardée par

une œuvre formidable à l'ombre de laquelle pourrait s'effrayer et s'agenouiller toute sa génération (...). Mais il faut que j'intervienne parce que j'ai connu l'âme de Panaït Istrati, parce qu'il était incapable d'actes répréhensibles dont il est aujourd'hui chargé, parce qu'une injustice me révolte, tout comme lui, jusqu'à la violence.

Car il est injuste de dire que Panaït Istrati « injuriait un état socialiste en construction, parce que celui-ci n'a pas voulu lui accorder une situation bourgeoise » ...

C'est injuste d'écrire qu'« il a déserté de partout ». Et c'est injuste de donner une fausse interprétation à une lettre, pour y trouver, coûte que coûte, un signe de trahison, sans connaître toute la vérité.

C'est injuste !

C'est, de ma part, un cri simple, primitif, sans démonstration parce que ces accusations attaquent des vérités et des convictions pour lesquelles on peut mourir sans pouvoir articuler un mot pour répondre.

Et si je continue quand même à défaire pièce par pièce le texte incriminé de G.D., qui a attaqué Panaït Istrati, je le fais pour rétablir une vérité.

G.D. reproduit, en tant que document « de la trahison avouée », quelques passages d'une lettre que Panaït Istrati avait envoyée, en juin 1934, à un ami de France (N.D.L.R. : Jean Desthieux, de Nice).

Voilà ce passage :

« Rieder me paie ce mois de juin, la dernière mensualité, me disant cyniquement, que notre contrat n'est annulé que pour ce qui concerne cette unique clause de paiement. Pour le reste (tout le reste qui le rend maître de mon œuvre) le contrat continue à être épatant pour eux. 11

Donc, après ce mois de juin, — quand j'aurais mes cinquante ans, dont trente de travail littéraire — il ne me reste que ces trois alternatives :

1) Me retirer dans un monastère et y vivre avec 2000 lei par mois afin de pouvoir en allouer 6000 à ma famille, 8000 lei (environ 900 francs) étant tout ce que Rieder m'offre en ce moment.

2) Accepter de vendre ma conscience à quelque parti ou lécher le cul du roi, comme tant d'autres, et m'assurer ainsi les quelques 20.000 lei qui représentent mon budget actuel (sept bouches, 40.000 lei de loyer, etc.).

3) Me suicider, mais je t'assure que plus ça va mal et moins j'ai le goût de me tuer, c'est curieux ! ...

... Aussi je fais des mains et des pieds pour trouver l'argent nécessaire. Je vais vendre mon âme au roi. Il ne me demandera pas de lui lécher le cul, quoique je suis mêlé en ce moment à un mouvement de jeunesse nationale qui le déteste».

Et voilà la conclusion de l'auteur (de l'article N.R.) :

«Donc ? Le national-fascisme de Panaït Istrati n'a pas été sincère. Il ne partait pas d'une conviction, d'un impératif moral. Il est le résultat de sa misère créée par un régime auquel «il a vendu son âme». Sa trahison est évidente, signée de lui, reconnue carrément».

Pour conforter la thèse de la trahison avancée par G.D., on a donné une certaine interprétation au texte de la lettre.

Panaït Istrati, de toute manière, ne méritait pas un tel procédé.

«La trahison», dont parle G.D., serait avouée sans la deuxième hypothèse : «accepter de vendre ma conscience à un parti ou lécher les fesses d'un potentat, comme beaucoup d'autres ...».

Si Panaït Istrati n'était pas entré dans un couvent, s'il ne s'était pas suicidé, mais était resté en vie, la conclusion c'est qu'«il a vendu son âme» au ... potentat.

Pour arriver à ce tableau, il a fallu que G.D. soit en erreur sur le texte initial. Je l'ai devant moi, en français. Je voudrais que tout le monde le regarde pour percevoir la vérité vraie.

Dans cette lettre, le mot «potentat» n'est pas susceptible de plusieurs interprétations. (N.D.L.R. : l'écrivain roumain se trompait sur l'honnêteté de G.D. Le mot «potentat» n'existe pas dans la lettre d'Istrati, mais seulement dans la traduction roumaine où il a été remplacé par l'expression «au roi». Donc le faux a été commis, prémédité, par G.D., pour diffamer la mémoire de Panaït Istrati. Ainsi les acolytes de Barbusse, à Bucarest, ont dépassé la «maîtrise» de leur patron, de Paris).

Panaït Istrati a alors désiré, et ce jusqu'à sa mort, vendre ses droits d'auteur aux Fondations Royales Carol II.

Panaït Istrati avait, en ce qui concerne ce plan, une réticence, une hésitation, un scrupule.

Panaït Istrati avait exprimé, devant moi, plusieurs fois son intention de céder la traduction en roumain de son œuvre aux «Editions des Fondations». C'est tout. Est-ce un acte de trahison ?

En fait, le pauvre Panaït Istrati avait trouvé une quatrième solution, en dehors de celles mentionnées dans la lettre à Desthieux : vivre de son travail, traduire sa propre œuvre, des nuits entières, écrire «Méditerranée», crachant du sang sur le manuscrit, lire des romans d'une valeur discutée pour une collection populaire des Editions Hertz ... (N.D.L.R. : l'éditeur roumain lui a payé une mensualité de 4.000 lei).

C'est pour cela, vous voyez, qu'il est difficile d'écrire tranquillement une telle réponse. Mais je l'ai faite pour rétablir, objectivement, une vérité et pour écarter une injustice (...).

Ce n'est pas pour la polémique que j'ai pris la plume. Il y a longtemps que je ne fais plus de choses pareilles.

Démostène BOTEZ.

**MERCREDI 26 MARS 1984, 16 h 30, au Centre Universitaire Méditerranéen :**

**« Présences d'Istrati à Nice et en Méditerranée »**

Conférence de Thérèse ROMEO

**« ... Le besoin d'aimer est plus fort que celui de se nourrir » (P.I.)**

**DU JEUDI 26 AVRIL AU SAMEDI 28 AVRIL 1984**

**« Colloque International Panaït Istrati »**

à l'Université de Nice

**« L'envie d'agir est le premier support de l'existence » (P.I.)**

## PREFACE

*Tout comme une étincelle peut allumer un grand feu, une circonstance fortuite, un fait divers, peut déclencher dans l'âme une explosion, peut faire venir de son tréfonds des souvenirs bien enfouis par des années qui, impitoyablement, vous mènent, au loin, vers l'abîme sans retour.*

*Par un déclin tardif de l'été, alors que je me promenais sur le bord de la rivière Main, dans la ville allemande où j'habite depuis longtemps ; j'admirais le paysage qui changeait de couleurs à chaque instant sous la lumière du couchant. Il n'y avait pas de vent, l'eau s'écoulait lentement, bouillonnait rarement au passage d'un chaland à moteur. Quelques jeunes gens se poursuivaient mais ne réussissaient que très peu à déranger le silence qui s'installait en même temps que les ténèbres ... Brusquement par la fenêtre ouverte d'une maison de la rue qui borde la promenade, sont arrivées jusqu'à moi, jouées au piano, les notes d'une mélodie bien connue « Le gai laboureur ». C'était la mélodie que dans mon enfance j'ai jouée de nombreuses fois au piano pour Panaït Istrati, son air préféré.*

*Sous le coup de l'émotion, tout a changé autour de moi ; le Main n'a plus été le Main. ce fut mon cher Danube. Il coulait à Braïla devant notre maison juchée sur une hauteur. Tout comme le cheval du conte <sup>(1)</sup> je me suis secouée vivement, laissant tomber les années dont la vie m'a chargé les épaules. Je suis redevenue la fillette aux longues boucles et Panaït Istrati s'est trouvé brusquement à mes côtés.*

*Il m'a pris par la main et, d'une voix chaude, mystérieuse, il m'a dit comme autrefois :*

*— Pendant les nuits de pleine lune, le Danube parle et réclame : Homme ! Homme ! et alors, quelqu'un se noie ...*

*C'est ainsi que je me suis décidée à confier au papier quelques souvenirs d'enfance, comment j'ai connu Panaït Istrati et combien je l'ai aimé.*

*On a écrit, on écrit encore beaucoup sur Panaït Istrati ; les uns le critiquant, les autres lui tressant des couronnes. Quant à moi, je n'écris pas pour commenter l'auteur ni pour juger ses opinions politiques. Je ne fais qu'évoquer un être gai, bon, intelligent, ayant une âme d'enfant — comme il disait à ma mère — l'Ami de deux fillettes aux longues boucles, ma sœur et moi.*

*Mais son passage dans notre vie fut de courte durée. A la suite d'un différend avec mon père, fâché, il nous quitta tous, comme seul il savait le faire, définitivement et sans retour ..*

*Il y aura bientôt cent ans depuis sa naissance ; alors point d'analyses bonnes ou mauvaises, mais un sourire et une bonne pensée pour Panaït Istrati.*

*Offenbach sur le Main, juin 1982.*

(1) Allusion à un conte roumain où un cheval enchanté pouvait, en se secouant, abandonner son aspect de rosse et devenir jeune et beau si un maître perspicace le choisissait malgré son état.

Parmi les grandes émotions de mon enfance se situe, ainsi, la première rencontre avec Panaït Istrati, à laquelle mon père nous avait préparées quelques jours à l'avance.

— Dimanche nous aurons à déjeuner Panaït Istrati ; étudiez bien « Petersburger Schlittenfahrt » (La promenade petersbourgeoise en traîneau).

C'était notre morceau de résistance à « quatre mains » au piano, que nous exécutions, ma sœur et moi, lorsque nous avions des invités, avec accompagnement de grelots cousus sur un élastique qui nous entourait les mains.

— Et soyez attentives à votre français, car, lui, s'y connaît.

— Sait-il jouer au piano ?

— Je ne pense pas, dit mon père, ce qui me rassura.

Nous ne le connaissions pas encore personnellement, mais nous entendions sans cesse mon père parler de lui à ma mère. Il était enthousiasmé et disait qu'il était « phénoménal ».

Mon père, propriétaire de la typographie « Presa » (La Presse) de Braïla, licencié en lettres et en philosophie, avait fait du journalisme. Il était en contact permanent avec les intellectuels de la ville et aidait beaucoup tous les « mordus de l'écriture ».

Nous savions que Panaït Istrati était pauvre, mais qu'il avait beaucoup voyagé et que, justement, il était de retour d'un voyage au cours duquel il avait visité l'Union Soviétique.

Ils avaient fait connaissance, tous deux, vers 1925, lors du retour au pays de Panaït Istrati, après de nombreuses années de pérégrinations. Ils se lièrent d'amitié, confrontèrent leurs idées et leurs sentiments. Ils étaient d'ailleurs, tous deux, des « Lions » ; Panaït, né le 10 août, et mon père le 8. De deux années seulement son aîné, mon père fit preuve, à son égard, d'une grande compréhension, l'aidant beaucoup financièrement sans jamais lui avoir réclamé la restitution des sommes prêtées.

Mais par ailleurs, mon père était très reconnaissant envers Panaït Istrati, qui lui avait conseillé, avec insistance même, l'achat de la maison et du terrain du bord du Danube, laissés à l'abandon, et qu'il transforma par la suite en un des coins les plus beaux de Braïla.

C'est dans ce quartier que nous habitons à ce moment-là, derrière la poste, au bord de la rue du Pensionnat, dans le quartier dénommé « Le Faubourg Grec ». Parallèlement, à quelques dizaines de mètres seulement de notre rue, se trouvait la rue Malului (du Rivage) où avait habité et servi Panaït Istrati enfant, dans l'estaminet d'un grec (Kir Leonida).

On disait que le terrain de notre maison était maudit et portait malheur. Sur les vieilles fondations, deux cents ans en arrière environ, s'élevait là une prison dans laquelle les gens étaient torturés et d'où peu en sortaient vivants. Par la suite, elle fut transformée en un estaminet turc, lieu de rencontre et de complots de pirates et de contrebandiers.

Celui qui, plus tard, l'a transformé en habitation est devenu fou et s'est suicidé. Ce lieu a porté malheur au propriétaire suivant ; la maison fut laissée à l'abandon au milieu de la cour envahie par les mauvaises herbes.

Nous non plus, n'avons échappé au « mauvais sort » : dès la pre-

mière année de notre installation, les maladies et toutes sortes de malheurs se sont abattus sur nous.

Avec sa nature passionnée et son âme sans cesse à la recherche de fortes sensations, Panaït Istrati a fini par convaincre mon père d'acheter le terrain qui portait malheur. La maison était édifée en style grec, entourée par une terrasse en pierre soutenue par de grosses colonnes ioniques. Par trop exposée au vent, mon père ferma la terrasse par de gros murs, à l'exception de la partie faisant face au Danube. Lorsque la berge en terre fut entaillée sur une dizaine de mètres plus bas, afin d'être remplacée par un soutènement en granit du Dobrođa, on mit à découvert beaucoup d'ossements humains anciens ce qui confirmait le récit au sujet de ceux qui ne sortaient pas vivants de la prison qui avait existé là. J'aurais encore l'occasion de parler de notre beau jardin ; mais je reviens à la visite de Panaït Istrati dans notre nouvelle demeure.

Et nous voilà, ma sœur et moi, avec nos boucles joliment coiffées, moi habillée de bleu et ma sœur de rose, en train de faire une révérence et de donner poliment la main à Panaït Istrati.

Je sentais mon cœur battre à se rompre et, sous le coup de l'émotion, je ne vis qu'une grosse paire de lunettes (même aujourd'hui, en évoquant son souvenir, ce sont ses lunettes qui m'apparaissent tout d'abord).

Puis, l'émotion a brusquement disparu, car il commença à rire, nous souleva à tour de rôle dans ses bras et nous embrassa. Alors, j'ai senti comme un vieil ami, dont l'âge se confondait avec le mien et qui revenait après une longue absence ... Je n'ai plus quitté des yeux Panaït Istrati et j'ai suivi la discussion à la « grande table ». Je me souviens que c'était lui qui parlait, racontait avec talent et les autres écoutaient, ne l'interrompant que pour lui poser quelques questions.

Après le déjeuner, lorsque tout le monde passa au salon pour le café, notre heure sonna, elle aussi, pour nous produire au piano. Panaït Istrati s'est levé de sa chaise et, pendant toute la durée de notre exécution, est resté près de nous, appuyé contre le piano, s'amusant follement de nos grelots. Il tira, même, de sa poche un trousseau de clefs avec lequel il rythmait la musique en frappant contre un verre. Savoir que, de surcroît, quelqu'un restait à nos côtés durant notre production aggravait encore notre crainte de nous tromper. Mais lui, nous le sentions d'emblée « de notre côté » et nous prîmes courage. Sans plus penser à notre jeu, nous tapâmes si fort sur les touches que l'on entendit bientôt plus que les grelots.

Et tout finit bien ... à la grande satisfaction de nos parents. Panaït Istrati nous embrassa et nous applaudit.

— Savez-vous jouer aussi « Le gai laboureur » ? nous demanda-t-il.

— Bien sûr, répondions-nous gaiement.

Nous nous empressâmes de l'exécuter sur le champ, pendant que Panaït Istrati, oubliant les « grandes personnes », battait la mesure et chantait à haute voix : « La la, la la, la la la la ... »

Inoubliables heures ! Je réalise maintenant la paix et la joie que nous portions alors dans notre cœur ! Par la suite, chaque fois que Panaït Istrati est venu nous visiter, nous avons joué, rien que pour lui, « Le gai laboureur ».

Après le concert, Panaït Istrati, assis dans un fauteuil, nous a pris toutes les deux sur ses genoux et nous, réservées et peu aimables avec les invités, nous l'avons embrassé avec un enthousiasme peu éprouvé jusqu'alors.

— Aimez-vous la campagne ? nous demande-t-il.

— Nous ne savons pas ce que c'est, nous lui répondîmes.

En fait, la notion de « campagne » s'associait pour nous à la pluie et à la boue, car peu de temps auparavant, lors d'une promenade en voiture sur la route de Bucarest, une pluie torrentielle nous embourba au point que des paysans se trouvant dans un champ, durent nous sortir de la boue avec des bœufs.

— Je vous emmènerai avec moi et nous irons à la campagne chez l'oncle Dimitriu, il sait raconter des histoires et vous verrez comment

travaillent les paysans dans les champs comme dans le lied. Tu leur permets de venir avec moi ? dit-il en s'adressant à mon père.

— Bien sûr, et nous irons tous, répondit celui-ci qui adorait la nature, mais, maintenant, laisse les filles car tu les a assez charmées, viens sur la terrasse où t'attendent les autres invités.

— Moi aussi, je suis de la campagne, nous dit Panaït Istrati, tout en accompagnant mon père.

— Ah ! Oui-ou-oui ? nous étonnâmes-nous sans trop comprendre, car il était bien habillé, en blanc (c'était l'été), portait cravate en soie et montre en or au poignet.

M.M.

## Echos ... Echos ... Echos ...

### • ROUMANIE

« **La Vie d'Adrien Zograffi** », — le deuxième tome et le dernier de l'édition rédigée par Alexandre Talex — a paru le mois passé. A part *La Maison Thuringer, Le Bureau de Placement et Méditerranée - coucher de soleil*, en version roumaine d'auteur, ce volume contient : professions de foi (*Passé et Avenir, Mes Débuts, Mon Crédo, Entre l'art et affranchissement et Pages de Carnet intime*) et quatre manuscrits inédits (*L'Evadé d'Outre-Rhin, Père Popa, Les Frères pauvres et A un « raccord »*), écrits directement en roumain et qui complètent le portrait moral de l'écrivain.

Pour marquer l'importance de cet événement littéraire, les autorités culturelles de Braïla ont organisé (le 7 juillet), une « *Rencontre avec les lecteurs* », dans la Librairie centrale de la ville, ayant comme invités les écrivains **Georges Macovescu, Théodor Vârgolici** et **Alexandre Talex** qui ont évoqué la personnalité de Panaït Istrati et souligné la valeur de la création littéraire istratienne en roumain, pour la première fois réunie en deux tomes massifs (presque 1300 pages) et non rééditée depuis un demi-siècle.

\*\*\*

### • COMMENTAIRES DE PRESSE

La revue hebdomadaire *LA ROUMANIE LITTÉRAIRE* (du 30 juin) a publié l'article « **Panaït Istrati, écrivain roumain** ». L'auteur (**Théodor Vârgolici**) met en évidence « l'âme roumaine » de l'œuvre romanesque d'Istrati et le revendique comme auteur roumain, parmi les grands classiques.

Dans le quotidien *LA ROUMANIE LIBRE* (du 12 juillet), le critique littéraire **Mircea Jorgulescu** a débattu **La Passion de l'éthique** dans la vie et l'œuvre de Panaït Istrati. « *Adrien Zograffi* » n'est pas un esprit anarchique ; il est un esprit profondément moral. Il met l'éthique par-dessus tout ; il va jusqu'au sacrifice de soi-même dans son amour pour la liberté et la vérité ; il a la conscience de la responsabilité de l'individu ». En conclusion, le critique roumain demande comme nécessaire, une nouvelle analyse et interprétation de l'œuvre istratienne, considérée comme « l'une des plus profondes expressions de la problématique artistique de notre siècle, l'approche de Camus étant obligatoire ».

► « **Panaït Istrati : ses œuvres en roumain** », tel est le titre d'un commentaire signé **Virgile Danculescu**, publié dans la *TRIBUNE DE LA ROUMANIE* (du 15 juillet 1983) et dont les conclusions très intéressantes sont les suivantes :

« L'œuvre littéraire de Panaït Istrati — dans sa version roumaine par l'auteur lui-même — restituée pour la première fois dans son intégralité, témoigne concrètement son droit d'être incorporée dans le patrimoine de la culture roumaine ; la recherche littéraire et le lecteur roumain ont la possibilité d'apprécier dans son originalité la dimension exacte d'une œuvre littéraire, d'une rare beauté et d'une grande résonance universelle, rejetant ainsi toute opposition dogmatique du passé ».

► « **Un nouveau Panaït Istrati** » est la conclusion du professeur **Stefan Mircescu**, après la lecture des récentes rééditions Istrati (l'hebdo braïlois *INAINTÉ* (*En Avant*) (du 5 avril 1983).

► « **Interférences spirituelles : Panaït Istrati - Joseph Kessel** », — émouvante évocation, mise en ondes par *RADIO-BUCAREST* (le 17 mai), sous la forme d'un dialogue-montage de texte « par lui-même » (auteur : **Camélia Stanescu**), interprété par les acteurs de théâtre renommés **Mircea Albulescu** et **Florian Pittis**. Nos félicitations pour cette magistrale évocation qui a charmé les auditeurs, honorant la mémoire de ces deux grands écrivains.

Le mensuel *LA REALITE ILLUSTRÉE* (juillet 1983) a publié l'article « **Les Agendes de Panaït Istrati** », reproduisant diverses notes concernant les héros de son œuvre ou de simples notes sur le rôle de l'art, de l'écrivain, de la famille, etc.

L'auteur de cet article, **Lucien Kisu**, reproduit les opinions de nombreuses personnalités qui ont jugé, à l'époque, l'homme et l'écrivain Panaït Istrati ; il accompagne son texte de nombreux fac-similés.

► **L'amitié Panaït Istrati - Valeriu Marcu** a été évoquée dans l'étude « **Un écrivain allemand d'origine roumaine** » de **Andreï Corbea**, paru dans *LA ROUMANIE LITTÉRAIRE* (du 2 juin).

Valeriu Marcu a connu Panaït Istrati en 1932, à l'occasion de sa tournée de conférences sur le thème « *Les Arts et l'Humanité d'aujourd'hui* », en Autriche et en Allemagne. Valeriu Marcu a évoqué lui-même son amitié avec Istrati, dans son livre « *Männer und Mächte der Gegenwart* ».

• En janvier 1935, Panaït Istrati a accordé une interview à la *GAZETTE MUNICIPALE*, concernant « **Les habitants et les pierres de la ville** ». Un commentaire d'**Eugène Teodoru** est paru dans la revue *LA SEMAINE* (du 29 avril). Notre ami **Barbu Alexandre Emandi** a bien voulu nous adresser une traduction de cet article dont nous le remercions. En voici quelques extraits.

« Je ne crois pas au pavage, à l'illumination, à l'eau potable. Une commune civilisée est celle qui a des hôpitaux ... Lorsque l'homme tombe dans la rue, il faut qu'on lui donne une aide urgente, juste au moment où le fil de la vie pourrait être encore lié. [Alors que] l'homme expire de nombreux jours avant qu'on lui donne le moindre secours, car l'autorité médicale s'assure en premier lieu si le malheureux a de quoi payer les services d'assistance ... Hôpitaux, asiles et colonies de travail pour les chômeurs sans qualification, voilà la vraie définition de la ville. »

Revenant alors à sa ville natale, Istrati déclare qu'il voudrait être le maire de Braïla seulement une année.

« ... Ne soyez pas étonnés de cette idée qui s'est blottie en moi, mais je voudrais être le maire de Braïla pour une seule raison. Je ferais disloquer tout le pavage du centre ville et le placerais dans les faubourgs pour vingt ans au moins. C'est inimaginable dans quelle misère plongent les banlieues de Braïla ! »

Panaït ISTRATI.

Nous avons le vif plaisir d'annoncer à tous nos lecteurs amoureux du livre — et tous les Istratiens le sont — que du 6 au 10 octobre 1983, auront lieu, à Nice, les premières

### « JOURNEES MONDIALES de l'ECRIVAIN »

organisées par nos Amis de la Société PROMO 2000, en coordination avec NICE CONGRES.

Durant ces 5 jours, de très grands événements littéraires se dérouleront (hommages à Léopold Sédar SENGHOR, à Armand LANOUX, à Maurice GENEVOIX, divers colloques sur les formes d'écriture, signatures par de grands écrivains présents et de jeunes talents, un « kiosque aux Poètes », des projections de films et de séries audio-visuelles, etc.

Au cours de ces journées attrayantes, seront remis le Prix Max-Pol FOUCHET, le Prix PROMETHEE, le Prix du Scénario, le Prix GONCOURT de la Nouvelle, les Prix CINO del DUCA.

Enfin, en ce qui nous concerne plus directement, une soirée d'animation et de projection autour de Panaït ISTRATI et de « CODINE » aura lieu le **jeudi 6 octobre** en soirée, en prélude aux Cérémonies du Centenaire de 1984 (mars à octobre).

Pour tous renseignements précis, prière d'appeler à Paris :

PROMO 2000 - Journées Mondiales de l'Ecrivain

Service Relations Publiques - Marie-France HAUSER

(1) 755.71.40 ou écrire au 33, avenue Mac-Mahon, 75017 PARIS.

## Echo audiovisuel de Braïla

Longeant le Danube de « ses sources » à son embouchure (2 900 km), une équipe de France-Musique et de France-Culture a pu retransmettre, en direct, entre mai et juin dernier, avec le concours des radios des pays traversés (Allemagne, Autriche, Tchécoslovaquie, Hongrie, Yougoslavie, Roumanie, jusqu'à la Mer Noire) des programmes musicaux et folkloriques de grande qualité. S'arrêtant à Braïla, l'équipe \* a tenu à rendre un hommage particulier à Panaït Istrati né sur ses bords, en août 1884, et qui illustra son Danube en des pages poétiques, souvent émouvantes.

Des échos sonores de ce voyage musical et littéraire seront diffusés par France-Culture les vendredi 2, samedi 3 et dimanche 4 décembre 1983 à divers moments de la journée (pour les émissions sur la Roumanie, de 16 h 05 à 17 h et de 23 h à 23 h 55 — voir programme).

\* Equipe composée de :

- Monique VEAUTE (producteur),
- Marie-Hélène LACOSTE (réalisateur),
- Daniel TOURSIERE et Yves BARDET (ingénieurs du son).

**DU JEUDI 12 AVRIL AU SAMEDI 14 AVRIL 1984**

**« Panaït Istrati ... notre contemporain »**

Manifestations culturelles à la M.J.C. du Polygone à Valence

**« La honte est une fleur qui pousse dans une terre qui se nomme dignité mais il n'y a de dignité que là où il y a raison d'être ». (P.I.)**

## A paraître dans le N° 26

**Une heure avec Frédéric Lefèvre : Un paysan du Danube**

- La première interview de Panaït Istrati aux « Nouvelles Littéraires » réalisée le 1<sup>er</sup> octobre 1927 par Frédéric Lefèvre.



# Les Amis de Panaït Istrati

**Buts :** l'Association des « Amis de Panaït Istrati », créée en 1969 par Edouard RAYDON, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'Association facilitera aux chercheurs, aux étudiants, les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un « Centre de documentation Panaït Istrati », tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le « Centre de documentation Panaït Istrati » se trouve réalisé à la bibliothèque de l'Université de Nice, 100, boulevard Herriot, 06000 Nice.

## Comité d'honneur

Edouard RAYDON et Jean STANESCO †,  
*Fondateurs de l'Association.*  
Marcel MERMOZ †, *Président de l'Association  
et animateur des « Cahiers » de 1976 à 1982.*  
Joseph KESSEL †, *de l'Académie Française.*  
*Président du Comité d'Honneur de 1968 à 1979*

### Mesdames :

Margareta ISTRATI, *Veuve de l'écrivain, Bucarest.*  
Stéphane FRONTES, *écrivain, producteur à France-Culture.*  
Monique JUTRIN-KLENER, *chargée de cours à l'Université  
de Tel-Aviv.*  
Eléni N. KAZANTZAKI, *écrivain, Genève.*  
Frédérique LEFEVRE, *traductrice.*  
Jeannette STANESCO.

### Messieurs :

Marcel BARBU, *Fondateur des « Communautés de travail ».*  
Bénigno CACERES, *Président de « Peuple et Culture ».*  
Henri COLPI, *cinéaste, metteur en scène du film « Codine »*  
Roger DADOUN, *écrivain, professeur à l'Université  
de Paris VIII.*  
M.A. DE JONG, *journaliste.*  
Henri DESROCHES, *professeur à l'Ecole Pratique des Hautes  
Etudes et de l'Institut Coopératif.*  
Jean-Marie DOMENACH, *écrivain « Esprit ».*  
Georges FRIEDMANN †, *sociologue, professeur à l'Ecole  
Pratique des Hautes Etudes.*  
Jean GUEHENNO †, *de l'Académie Française.*  
Julien GORKIN, *écrivain.*  
Roger GRENIER, *écrivain.*  
Jean GUENOT, *professeur à l'Université Paris V.*  
Michel HAMELET, *journaliste.*  
Léo HAMON, *professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne.*  
Armand LANOUX †, *de l'Académie Goncourt.*  
Georges MACOVESCO, *écrivain, ancien président l'Union  
des Ecrivains Roumains.*  
Edgar MORIN, *sociologue.*  
Al. OPREA, *écrivain et directeur du Musée de la Littérature  
Roumaine et de la revue « Manuscriptum », Bucarest.*  
Adamantios D. PAPADIMAS, *écrivain, Directeur du « Bulletin  
Littéraire », Athènes.*  
Yves REGIS, *Président des Coopératives Ouvrières  
de Production.*  
Alexandre TALEX, *journaliste et écrivain, Bucarest.*  
VERCORS, *écrivain.*

## Membres correspondants

### Mesdames :

Maria COGALNICEANU, *professeur à Braïla, Roumanie.*  
Mogha WASSEF, *archéologue, Egypte.*

### Messieurs :

Barbu Al. EMANDI, *écrivain, Roumanie.*  
Alexandre TALEX, *journaliste et écrivain, Bucarest.*

## Conseil d'administration et comité d'action

### Président :

Georges GODEBERT.

### Vice-Présidents :

Ilinca BARTHOUIL-IONESCO.  
Henri COURBIS.

### Secrétaire :

Christian GOLFETTO.

### Trésorier :

Pierre ACCARD  
90, rue Pierre Joigneaux  
92270 Bois-Colombes.

### Membres :

F.-X. BOUCHARD.  
Roger DADOUN.  
Elisabeth GEBLESCO  
Hélène GUILLIERMOND.  
Frédérique LEFEVRE.  
J.A. RAULT.  
Jacqueline VEINSTEIN.

### Toutes correspondances à :

Henri COURBIS,  
2, Cité St-Exupéry  
93100 Montreuil.

### ou :

Christian GOLFETTO,  
18, rue Colbert  
26000 Valence.

### Siège social :

« Les Amis de Panaït Istrati »  
18, rue Colbert  
26000 Valence  
Tél. (16-75) 41.08.42

### Directeurs de publication :

Henri COURBIS.  
Christian GOLFETTO.

### Imprimé par :

BINARD-REPROGRAPHIE  
Le Pont de Bois  
26270 Loriol-sur-Drôme.

### BULLETIN D'ABONNEMENT

(à adresser au trésorier, M. Accard)

NOM :

Prénom :

Adresse :

Adhésion annuelle : 80 frs.  
C.C.P. 30 122 94 - La Source.

N° C.P.P.A.P. 58454

